

# LA PRÉPARATION A LA MORT.

(JOUR DE L'AN.)

Puis il mourut.

(GENÈSE, V.)

Un homme qui vivait dans l'oubli de Dieu et de son âme entra un jour dans un temple, pendant qu'on y lisait le chapitre qui nous a fourni notre texte. A l'ouïe de ce long et monotone catalogue des noms et des âges des patriarches, son premier mouvement fut de sourire : il se dit qu'on aurait pu choisir un sujet de lecture moins aride et plus édifiant. Il resta pourtant et continua d'écouter, rendu attentif comme malgré lui. Bientôt une pensée le frappa. Il ne put entendre longtemps avec indifférence ce refrain solennel qui revenait toujours le même après toutes ces vies si longues des patriarches : « puis il mourut. » Voilà donc, se dit-il, par où ont

dû passer tous ces hommes qui vécutent si longtemps sur la terre : tous ils ont fini par la mort. Ce qui est arrivé aux patriarches arrive aussi à tous les hommes sans exception : tous ils finissent par la mort. Ce qui arrive à tous les hommes doit donc m'arriver à moi-même : moi aussi je finirai par la mort. Cette mort qui s'avance vers moi chaque jour, et dont nulle puissance au monde ne peut me garantir, comment suis-je préparé à la recevoir ? quelles en seront pour moi les conséquences ? seront-elles heureuses, ou malheureuses ? sera-ce un ciel ? sera-ce un enfer ? ... question solennelle que j'ai perdue de vue jusqu'à présent, mais que je ne puis laisser plus longtemps sans la résoudre. — Et en effet, à dater de ce moment, cet homme devint aussi sérieux qu'il avait été jusqu'alors léger et insouciant à l'égard de ses intérêts éternels. Il chercha dans la bible une réponse à la question qui s'était imposée d'elle-même à son esprit avec une force irrésistible, et n'eut point de repos qu'il n'eût trouvé le secret de pouvoir attendre la mort sans crainte. L'impression qui fut produite alors chez cet homme, c'est celle que nous voudrions produire aujourd'hui chez vous, mes bien-aimés frères. Nous aussi nous devons mourir : nous pouvons douter de tout le reste, mais nous ne pouvons pas douter de notre mort. Nous ne savons pas quelle sera notre existence dans ce monde : nous ne savons pas si nous serons riches ou pauvres, malades ou en santé, heu-

reux ou malheureux, si nos projets réussiront ou s'ils seront renversés, si nous resterons dans cette ville ou si nous irons ailleurs; mais nous savons une chose, c'est que nous devons mourir. Il y a un seul évènement certain dans notre vie : c'est notre mort. Puisque nous ne pouvons pas éviter la mort, il importe que nous sachions comment nous devons nous comporter à son égard, pour que ses conséquences ne soient pas à redouter; quel accueil nous devons faire à cet hôte mystérieux qu'on ne reçoit qu'une fois, et qui viendra tôt ou tard frapper à la porte de notre maison, pour nous apporter ou le bonheur ou le malheur. Les hommes ont bien des manières différentes de se comporter vis-à-vis de la mort : nous allons chercher ensemble quelle est la meilleure. Je ne viens pas aujourd'hui parler à votre imagination : je ne veux point vous éblouir par des déclamations stériles, ni vous ébranler par des tableaux pathétiques, comme il est si facile de le faire en parlant de la mort. Je m'adresse à votre jugement, à votre bon sens, à cet instinct naturel qui vous fait fuir ce qui vous est nuisible, et rechercher ce qui vous est avantageux; et posant devant vous ce fait simple et incontestable — nous devons mourir — je viens examiner avec vous tranquillement, de sang-froid, à quelle conduite ce fait doit nous engager.

Une première manière de se comporter à l'égard

de la mort est de n'y point penser : c'est la manière des hommes du monde. On peut se préoccuper tellement des choses de cette vie, qu'on oublie en quelque sorte que cette vie doit avoir un terme. C'est ainsi qu'il y a tel jeune homme qui oublie la mort dans l'étourdissement des plaisirs. Il prend soin que les distractions et les divertissements de tout genre se succèdent tellement dans sa vie, qu'il n'y reste plus de place pour les pensées sérieuses. Si parfois la pensée de la mort, comme un fantôme importun, vient se dresser devant son esprit, il s'empresse de chasser cette image funèbre en se livrant à une nouvelle dissipation. C'est ainsi qu'il y a tel homme fait qui oublie la pensée de la mort dans la préoccupation du travail. Il ne vit que pour ses affaires : chaque jour ramène pour lui le cercle des mêmes occupations, et ces occupations arides, monotones, absorbantes, ne lui laissent pas le temps de penser à la mort. C'est ainsi que le vieillard lui-même parvient souvent à se dissimuler la mort qui est déjà si près de lui. Il ne peut plus travailler, il ne peut plus se livrer aux plaisirs bruyants de la jeunesse, mais il peut encore se procurer des distractions qui trompent son ennui et éloignent de lui la pensée de la mort ; il peut encore jeter des dés ou tenir des cartes, et le jeu lui fera oublier la fuite du temps. Ou bien dans les moments d'oisiveté où il ne peut se dispenser de rentrer en lui-même, il se transportera en idée dans le

passé ; il repassera dans sa mémoire avec complaisance les scènes de sa jeunesse ou de son âge mûr, et cette préoccupation du passé l'empêchera de songer à l'avenir. — En un mot, il y a bien des moyens de s'étourdir et de se faire illusion sur la pensée de la mort : mais une telle conduite est-elle sage et raisonnable, est-elle dans notre véritable intérêt ? Je ne pense pas qu'il y ait un seul d'entre vous qui osât le prétendre. Si en oubliant la mort nous pouvions nous en affranchir, ou seulement en retarder le moment, peut-être alors une telle conduite serait naturelle et raisonnable. Mais vous savez trop qu'il n'en est rien, et que la mort doit inévitablement nous atteindre, que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas. Elle peut d'un jour à l'autre surprendre le jeune homme dans ses plaisirs, l'homme fait dans son travail, le vieillard dans ses frivoles distractions, et le coup qu'elle frappera sera d'autant plus terrible qu'il sera moins attendu. Direz-vous que la mort étant un moment pénible à passer, il est de notre intérêt de l'oublier pour mieux jouir de la vie en attendant ; que la pensée habituelle de la mort serait une mort anticipée, un supplice de tous les instants, et que vous préférez un moment foudroyant, mais unique, à un supplice moins douloureux, mais plus long et répandu sur toute votre existence ? Ce raisonnement serait concluant si la mort n'entraînait pas pour vous des conséquences graves et prolongées : si elle n'é-

taut, en effet, qu'un moment pénible à passer, après lequel vous dussiez recommencer votre existence actuelle. Mais il n'en est rien : la mort doit apporter un changement total dans votre existence ; après qu'elle aura posé sa main sur vous, vous ne serez plus ce que vous êtes à présent, vous ne pourrez plus goûter les mêmes jouissances, ni vous livrer aux mêmes occupations. Existerez-vous encore ? serez-vous heureux ou malheureux ? n'avez-vous rien à faire pour éviter le malheur que vous pourriez craindre, et vous assurer le bonheur que vous devez désirer ? Questions graves, solennelles, qu'il faut bien résoudre à présent si vous les voulez résoudre une fois ; car après la mort il n'en sera plus temps. Pour résoudre ces questions, il faut nécessairement penser d'avance à la mort. Ce n'est donc pas dans l'oubli de la mort que se trouve pour vous la vraie sagesse et l'intérêt bien entendu.

Une seconde manière de se comporter à l'égard de la mort, consiste à se persuader que tout finit à la mort : c'est la manière des incrédules. Les hommes que j'ai en vue ne s'étourdissent point sur la nécessité qui leur est imposée de mourir ; ils ne craignent pas ( du moins à ce qu'ils prétendent ) d'envisager en face la pensée de la mort, ils en parlent volontiers et de sang-froid, ils croient posséder le secret de ne pas la craindre. Ils se moquent des gens assez

simples pour s'inquiéter de ce qui doit suivre la mort. Quant à eux, plus éclairés, et dégagés de ces préjugés du vulgaire, ils sont convaincus que ce qu'on appelle notre âme n'est qu'un résultat de l'organisation physique, et que par conséquent elle ne peut survivre à la dissolution du corps ; que le jugement à venir, le ciel, l'enfer, la vie éternelle, sont autant de chimères des esprits faibles. Au moyen d'une telle conviction ils prétendent vivre tranquilles, et ne point redouter la mort.

Je ne pense pas, mes frères, que vous soyez à cet égard de leur avis : et sans doute il est superflu de vous montrer que le système des incrédules n'est pas la meilleure manière de se préparer à la mort, la plus propre à nous faire vivre tranquille et heureux. Quand bien même nous pourrions parvenir à nous persuader que tout finit à la mort, cette persuasion ne nous rendrait pas heureux. C'est une triste perspective que celle de l'anéantissement : il y a dans la pensée du néant quelque chose qui fait horreur à notre nature, et que nous ne pouvons envisager sans frissonner. Quelle étrange consolation à opposer aux épreuves de la vie, que l'avenir attendu par l'incrédule ! Vous frémissez à la pensée de quitter tous les biens de cette vie, tout ce qui vous procure quelque jouissance ici-bas : consolez-vous, dira l'incrédule, c'est pour toujours que vous les quittez ; vous n'en aurez jamais d'autres pour les

remplacer ; jamais vous ne reverrez un ciel d'azur, de vertes campagnes, une nature qui charme vos yeux ; il n'y a point d'existence après celle-ci. Votre cœur se serre à la pensée de vous séparer d'un père, d'une mère, d'une épouse, dont la vie était devenue votre vie et leur âme votre âme : consolez-vous, cette séparation est éternelle, jamais vous ne reverrez l'être que vous aimez ; vous et vous serez bientôt la proie commune du néant. Vous ne pouvez aborder sans terreur la pensée que votre corps doit tomber en dissolution : consolez-vous, cette dissolution est sans retour ; c'est votre être tout entier qui va périr ; jamais vous ne retrouverez votre individualité, et tout ce qui fut vous va devenir partie intégrante d'une plante ou d'une pierre. Vous pensez avec tristesse que la mort va interrompre le développement de ces nobles facultés qui vous élèvent au-dessus de la matière et vous transportent dans un monde invisible, riche d'idéales beautés : consolez-vous, bientôt il ne restera plus rien de ces facultés ; tout ce qui vous élevait à vos propres yeux au-dessus de la brute va s'éteindre pour jamais dans la poussière du tombeau... Je vous le demande, mes chers frères, une telle consolation ne serait-elle pas la plus cruelle, la plus amère des dérisions ? Et voilà pourtant tout ce que les incrédules ont à offrir à leurs adeptes pour les soutenir contre la pensée de la mort. Mais, Dieu soit loué ! si le système de l'incrédulité est contraire



aux besoins de nos cœurs, il n'est pas moins opposé à la vérité ; et ce n'est pas à vous qu'il est nécessaire de prouver que tout ne finit pas à la mort. Non, vous ne croyez pas que l'ordre de choses actuel soit l'ordre de choses final, ni que le désordre moral qui règne dans le monde soit sans retour : en voyant trop souvent les méchants qui triomphent et les justes qui sont leurs victimes, vous sentez qu'il doit y avoir une autre existence où ce désordre sera réparé, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres. Non, vous ne croyez pas que ces nobles facultés qui vous portent vers le ciel comme sur des ailes, doivent s'éteindre pour toujours dans la poussière d'un tombeau : vous sentez qu'emprisonnées ici-bas dans une chair pesante et corruptible, elles n'acquièrent pas leur entier développement, et qu'il doit y avoir une autre existence où elles prendront un libre essor. Non, vous ne croyez pas que la mort doive briser à jamais ce lien si intime qui s'est formé entre votre cœur et un autre cœur : vous sentez que vous aimez trop pour que cette affection puisse avoir un terme ; il lui faut une autre et meilleure existence ; l'éternité seule peut lui suffire !

Il est donc vrai qu'il y a une autre existence après celle-ci ; et les incrédules eux-mêmes sont forcés, tôt ou tard, de rendre hommage à cette vérité. A l'approche de la mort, ils voient s'écrouler le fragile échafaudage de leur incrédulité, comme un château

de cartes au souffle d'un enfant ; et les angoisses de leur conscience deviennent alors un argument tardif mais terrible en faveur d'une vie à venir. Ce n'est donc pas dans les rangs des incrédules que nous trouverons la meilleure manière de se préparer à la mort.

Une troisième manière de se conduire à l'égard de la mort consiste à s'efforcer de mériter par ses œuvres le bonheur à venir : c'est la manière des hommes à propre justice. Dieu a donné à l'homme une loi, et il a fait dépendre la vie éternelle de l'observation de cette loi. Il lui a dit : « si tu observes ma loi, je te récompenserai en te donnant la vie éternelle : et si tu la violes, je te punirai en te condamnant à un malheur éternel. » Si donc un homme observait parfaitement la loi de Dieu, il pourrait attendre la mort sans crainte, assuré d'avance que les suites en seront heureuses pour lui ; il pourrait se présenter avec confiance au jugement de Dieu, en lui demandant la vie éternelle comme une récompense qu'il a méritée. Mais comme il n'est pas un seul homme qui ait observé parfaitement la loi de Dieu, il n'en est pas un seul qui puisse se procurer par ce moyen une paix solide en présence de la mort. Il est vrai qu'on voit bien des hommes qui espèrent mériter le ciel par leurs bonnes œuvres ; mais leur espérance est illusoire, elle provient de ce qu'ils ne se font pas une

juste idée des exigences de la loi de Dieu. Ils ignorent ou ils oublient, à l'égard de cette loi, deux choses : sa rigueur, et sa spiritualité. La loi de Dieu est rigoureuse, c'est-à-dire que la transgression d'un seul commandement constitue une transgression de la loi, et fait encourir la condamnation. « Si quelqu'un vient à pécher contre un seul commandement, » dit saint Jacques, « il est coupable comme s'il les avait tous violés. » Et en effet, ce fut pour une seule transgression d'un seul commandement que notre premier père attira sur lui la condamnation ; parce que, par cette seule transgression, il entra dans un état de révolte contre son créateur et son roi. De plus, la loi de Dieu est spirituelle, c'est-à-dire qu'elle prétend régler, non-seulement les actes de la vie, mais les mouvements du cœur ; qu'elle ne condamne pas seulement les actions mauvaises, mais jusqu'au désir et à la pensée du mal. « Celui qui hait son frère, » dit saint Jean, « est un meurtrier. » Ainsi, mes chers frères, pour que vous puissiez être sauvés par vos œuvres, ou par l'observation de la loi de Dieu, il faudrait non-seulement que vous eussiez gardé les principaux commandements de cette loi, mais que vous les eussiez gardés tous sans en excepter un seul : il faudrait que dans votre vie entière votre souvenir ne vous rappelât pas un seul acte que votre conscience réproûve ; bien plus, il faudrait que cette obéissance parfaite embrassât non-seulement

vos actes, mais vos paroles, non-seulement vos paroles, mais vos pensées : il faudrait que jamais une parole contraire à la charité ou à la pureté ne fût sortie de vos lèvres, que jamais le désir du mal n'eût traversé votre cœur. Une seule parole coupable, une seule pensée mauvaise suffit pour vous constituer transgresseurs devant Dieu, et vous placer en dehors des conditions de l'alliance de la loi. Après cela, chers amis, il n'est pas un seul d'entre vous qui osât de bonne foi prétendre obtenir le salut par ses œuvres, ou par l'observation de la loi. Si vous examinez votre vie à cette double lumière de la rigueur et de la spiritualité de la loi divine, vous êtes tous forcés d'avouer, non-seulement que vous n'avez pas observé tous les commandements de cette loi, mais que vous les avez tous violés, sans en excepter un seul. Vous avez violé le commandement contre le meurtre, quand vous vous êtes laissés aller à des mouvements de haine, à l'esprit de vengeance, à la colère, à l'impatience. Vous avez violé le commandement contre l'adultère quand vous avez donné accès dans votre cœur à des pensées contraires à la pureté. Vous avez violé le commandement contre le faux témoignage quand vous vous êtes rendus coupables de paroles calomnieuses, ou de jugements téméraires, ou de mensonge, fût-ce d'un de ces mensonges reçus dans la société, et auxquels on n'attache aucune importance, bien qu'ils ne soient pas sans importance de-

vant Dieu. Vous avez violé le commandement contre l'idolâtrie lorsque vous avez aimé un père ou une mère, une femme ou un enfant, ou quelque autre objet que ce soit plus que Dieu. Et ainsi de tous les autres commandements. Il est donc prouvé surabondamment que la loi ne peut pas nous procurer le salut, qu'elle prononce au contraire à tous tant que nous sommes notre condamnation. Ce n'est donc pas dans l'observation de la loi que nous trouverons le secret de pouvoir mourir tranquilles ; ce ne sont pas les hommes à propre justice qui ont la meilleure manière de se préparer à la mort.

Mais cette paix, que nous cherchons vainement en nous-mêmes, ne se trouverait-elle pas dans la confiance en la bonté de Dieu ? C'est là du moins que la cherchent bien des personnes. « Il est vrai, » disent-elles, « nous sommes tous pécheurs, tous nous avons transgressé la loi de Dieu, et nous ne pouvons pas prétendre à mériter le salut par l'observation de cette loi. Mais si nous sommes pécheurs, Dieu est infiniment bon, et cette bonté infinie doit le porter à nous pardonner et à nous sauver. On ne peut supposer qu'un Dieu de bonté ait créé des êtres qui seraient éternellement malheureux. Dieu est trop bon pour damner personne, et les menaces que nous fait à cet égard une théologie étroite et sévère, bonnes pour effrayer salutairement les pécheurs dans ce

monde , ne s'accompliront jamais au pied de la lettre. Dussent-elles s'accomplir à l'égard des criminels et des grands pécheurs , elles ne sauraient nous concerner , nous qui menons une vie honnête et régulière. En faveur de ce qu'il y a de bien en nous , Dieu pardonnera certainement ce qu'il y a de mal. Vivons donc sans nous inquiéter de notre mort, et abandonnons notre avenir éternel à la bonté de Dieu : nous ne saurions le remettre en de meilleures mains.»

Ici encore , mes chers frères , nous sommes forcés de renverser cette prétendue paix comme dangereuse et illusoire. Non , c'est vainement que vous prétendez fonder votre paix en présence de la mort sur la bonté de Dieu , en laissant dans l'ombre sa justice. La bonté de Dieu , séparée de sa justice , n'est qu'un roseau fragile qui percera la main de l'imprudent qui s'y appuie. Vous avez raison de dire que Dieu est infiniment bon , et jamais vous ne vous ferez de cette bonté une idée aussi haute que la réalité. « Ses compassions sont au-dessus de toutes ses œuvres , » « sa bonté monte jusqu'aux cieux , » nous dit l'Écriture. Et le refrain qui revient le plus naturellement et le plus habituellement sous la plume du roi-prophète dans ses cantiques , est celui-ci : « célébrez l'Éternel , car il est bon , et sa bonté demeure à toujours ! » Mais si Dieu est infiniment bon , il est aussi infiniment juste , et il ne peut pas plus cesser d'être juste qu'il ne peut cesser d'être bon : dans un cas comme dans

l'autre, il se renierait lui-même. Sa justice ne lui permet pas de laisser le péché sans châtement. Même sur la terre, nous estimerions indigne de ses fonctions un juge qui, cédant à la bonté dirai-je ? ou plutôt à la faiblesse de son cœur, renverrait absous un accusé convaincu d'être coupable. A plus forte raison le souverain juge doit-il obéir constamment à la justice la plus rigoureuse : autrement il introduirait lui-même le désordre dans l'univers qu'il a créé. Aussi l'Écriture nous déclare-t-elle qu'il a « les yeux trop purs pour voir le mal, » qu'il « ne tient point le coupable pour innocent, » et que « sans effusion de sang, » c'est-à-dire sans un châtement expiatoire, « il ne peut y avoir de rémission des péchés. » Quant à la distinction que vous établissez entre votre vie et celle de ces hommes que vous appelez grands pécheurs, cette distinction, si elle est fondée, peut seulement vous promettre que vous serez soumis à un châtement moins rigoureux que ces grands pécheurs ; mais nullement que vous échapperez au châtement. Dieu a prononcé contre la transgression de sa loi une condamnation éternelle ; vous avez transgressé cette loi : vous êtes donc sous une condamnation éternelle, il est impossible de sortir de là, et la bonté de Dieu n'y saurait rien changer. Aussi les hommes qui ont fondé leur paix uniquement sur la bonté de Dieu, voient-ils cette assurance trompeuse s'évanouir en présence de la mort. A cette leur effrayante que

l'approche du jugement répand sur tous les objets, leurs vertus comme leurs péchés se montrent à eux sous un nouveau jour. Ceux-ci leur apparaissent mille fois plus criminels que par le passé, et celles-là entachées de mille souillures qu'ils ne soupçonnaient pas ; ils reconnaissent alors avec terreur qu'ils n'ont rien de ce qu'il faut pour soutenir le regard de feu du souverain juge, et que sans expiation il ne se fait point de rémission des péchés. Ce n'est donc pas encore dans la bonté de Dieu, je dis dans sa bonté toute seule, que nous trouverons une paix solide en présence de la mort.

Il faudrait, vous le voyez, mes frères, pour que nous pussions mourir tranquilles, un moyen de nous préparer à la mort qui satisfît à la justice de Dieu, en même temps qu'il rendrait hommage à sa bonté : il faudrait qu'en même temps que la bonté se déploierait par le pardon du pécheur, la justice conservât ses droits par le châtement du péché. S'il existait un système fondé sur la vérité et satisfaisant à cette double condition, ce serait assurément le meilleur moyen, ou plutôt l'unique moyen de nous préparer à mourir tranquilles. Or, mes frères, ce système existe, ce moyen est trouvé, et vous l'avez déjà nommé dans votre pensée : c'est la foi en Jésus-Christ. Après qu'on a essayé successivement tous les systèmes humains et qu'on les a trouvés menteurs



ou impuissants, comme on revient avec joie au moyen que Dieu lui-même a proposé, et qui seul peut donner la paix à nos cœurs : à ce système simple autant que sublime qui se résume dans un seul mot : « crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » La foi en Christ nous offre le secret de satisfaire tout à fois à la justice de Dieu et à sa bonté. La croix de Christ rapproche ce qu'un abîme éternel semblait séparer : elle nous montre ces deux perfections, qui semblaient à jamais inconciliables, s'unissant étroitement, « s'embrassant, » suivant l'expression de l'Écriture, <sup>1</sup> sans pour cela se confondre, sans s'affaiblir mutuellement, et se relevant au contraire l'une l'autre. La bonté est d'autant plus étonnante que la justice est plus inflexible. Quelle bonté que celle qui livre le fils de Dieu aux tortures de la croix, plutôt que de laisser le pécheur sans pardon ! Quelle justice que celle qui livre le fils de Dieu aux tortures de la croix, plutôt que de laisser le péché sans châtiment ! Celui donc qui a mis sa confiance en Jésus-Christ a trouvé le secret de voir approcher la mort sans crainte, il possède une paix véritablement solide et inébranlable. Il est assuré de son salut, parce qu'il le fonde à la fois sur la justice de Dieu et sur sa bonté. Il peut se dire que toutes les perfections de Dieu sont intéressées à son salut. Pour qu'il ne fût

<sup>1</sup> Ps. LXXXV, 11.

pas sauvé après que Jésus est mort pour lui, il faudrait tout à la fois que Dieu cessât d'être bon et qu'il cessât d'être juste. Il a obtenu « le droit d'être fait enfant de Dieu, » suivant l'expression d'un apôtre.<sup>1</sup> Dans cette bienheureuse conviction, il voit approcher sans crainte sa dernière heure. Il n'a pas besoin de s'étourdir sur la pensée de sa mort et de l'oublier : au contraire, il vit volontiers avec cette pensée, car l'heure de la mort est à ses yeux l'heure de la délivrance, le commencement de sa félicité. Il est vrai que le moment où son âme doit se séparer violemment de son enveloppe d'argile reste toujours un moment redoutable à passer ; il est vrai que le chrétien lui-même sent quelquefois sa chair frissonner à la pensée du dernier combat, de la dissolution et du sépulcre : mais ce n'est là pour lui qu'une épreuve passagère, qui n'a plus rien d'amer ni de poignant. Ce qui rend la pensée de la mort poignante et amère, c'est la crainte du jugement qui doit la suivre. Celui qui n'est pas rassuré sur les suites de ce jugement a raison de craindre la mort : car derrière la mort il aperçoit une éternité de souffrance, qui sera peut-être son partage. Mais celui qui est rassuré sur les suites de la mort, celui qui n'a plus à craindre que la mort elle-même, la redoute seulement comme on craint un remède qui, au prix d'une douleur pas-

<sup>1</sup> Jean, I, 12.

sagère, doit nous procurer la guérison : derrière la mort il aperçoit une éternité de bonheur, et il peut s'écrier avec l'apôtre : « O mort, où est ton aiguillon ! ô sépulcre, où est ta victoire ! Grâce à Dieu qui nous a donné la victoire, par notre Seigneur Jésus-Christ ! »

Reconnaissez-le donc, chers frères, si vous voulez vous mettre en état de mourir tranquilles, il n'est pour cela qu'un moyen : c'est de donner votre cœur à Jésus-Christ. Je dis lui donner votre cœur, car la foi qui sauve n'est rien moins qu'une croyance abstraite et stérile : elle est un sentiment qui remplit et change le cœur, une direction nouvelle imprimée à toute la vie. Celui qui croit véritablement que Jésus est mort pour lui, aime à son tour ce sauveur qui l'a aimé le premier, il donne tout à celui qui lui a tout donné. Telle est la foi que vous devez posséder si vous voulez mourir tranquilles. Recherchez-la donc cette foi, mes bien-aimés frères, comme le plus précieux des trésors ! Priez le Seigneur, sans la grâce duquel vous ne pouvez rien, de la créer en vous par son Saint-Esprit. En même temps que vous prierez, travaillez à faire naître vous-mêmes la foi dans votre cœur, en lisant et méditant la parole de Dieu. Sous cette double influence de la prière et des efforts personnels, vous ne pouvez manquer de parvenir à la foi : vous en avez pour garant la promesse de celui qui ne peut mentir. Mais ne renvoyez pas à l'avenir ces prières et ces

efforts : c'est à présent même qu'il faut vous en occuper si vous voulez mourir tranquilles. Car si le fait de votre mort est certain, le moment de cette mort est incertain; et cette incertitude du moment, ajoutée à la certitude du fait, vous oblige à une vigilance de tous les instants. Vous savez bien que vous mourrez, mais vous ne savez pas quand vous mourrez. Si vous connaissiez à l'avance d'une manière certaine le moment de votre mort, vous pourriez, avec quelque apparence de raison, attendre l'approche de ce moment pour vous en occuper. Mais le voile le plus impénétrable couvre pour vous l'avenir à cet égard. Vous pouvez mourir dans vingt ans, comme dans dix ans, comme dans un an, comme dans un mois, comme dans une semaine, comme demain, comme ce soir. Ce jour que nous avons tous vu commencer, peut-être n'en verrons-nous pas tous la fin : cette assertion n'a rien que d'exactement vrai : elle se vérifie par une expérience de tous les jours. Et s'il n'est pas certain que nous voyions tous la fin du jour qui nous éclaire, il est une chose certaine : c'est que nous ne verrons pas tous la fin de l'année que ce jour commence. Dans le courant de cette année, la mort fera plusieurs places vides dans cette assemblée : le passé nous répond à cet égard de l'avenir. Sur lesquels d'entre nous la mort fera-t-elle tomber ses coups dans cette nouvelle année? lesquels sont marqués d'avance pour aller cette année rendre compte de leur administration ?

Dieu seul pourrait répondre à cette question. Tous sans exception nous sommes menacés d'être rappelés : la jeunesse ni la santé ne sont point des gages de vie : la mort, vous le savez assez, frappe les jeunes comme les vieux, les gens en santé comme les malades. Mais si vous désirez connaître exactement les chances que vous courez à cet égard, un calcul bien simple va vous mettre à même d'en juger.

Dans le cours de l'année qui vient de finir, la congrégation protestante de cette ville a perdu environ un de ses membres sur quarante : c'est, d'après les calculs les plus exacts, la proportion annuelle des décès en France. C'est donc une chance sur quarante que vous avez tous de ne pas voir la fin de l'année que nous commençons. Si l'on vous offrait de mettre à une loterie où sur quarante billets il y en aurait un gagnant, n'est-il pas vrai que vous risqueriez volontiers un enjeu sur la garantie d'une pareille chance ? Eh bien ! à cette autre loterie plus sérieuse où vous êtes tous forcés de déposer votre enjeu, et où cet enjeu n'est pas une fortune périssable, mais votre vie même et tout votre avenir, à cette terrible loterie de la mort qui agite incessamment vos noms dans l'urne fatale, vous avez une chance sur quarante de tirer un billet de mort. Sur quarante personnes dans notre église il y en a une qui ne verra pas la fin de l'année ; sur quatre-vingts il y en a deux ; sur deux cents il y en a cinq ; sur quatre cents il y en a dix. Ce ne sont

pas ici, vous le voyez, des figures de langage, de vaines et trompeuses menaces destinées à vous effrayer sans raison : c'est de la simple arithmétique; ce sont des résultats positifs, nets, clairs, incontestables, à la portée des intelligences les plus vulgaires.

Voilà la réalité. Maintenant, chers amis, voyez ce que vous avez à faire. Voyez si, en présence d'une pareille réalité, vous voulez continuer à donner toutes vos préoccupations aux affaires de ce monde et aux soucis de cette vie. Voyez si vous voulez encore placer le soin de votre fortune avant celui de votre salut. Voyez si une pareille conduite est sage, si elle est raisonnable, si elle est conforme à vos véritables intérêts. Encore une fois, je m'abstiens à dessein de toute déclamation, de toute réflexion pathétique, de toute phrase : je laisse les faits vous parler eux-mêmes avec la puissance qui leur est propre, bien assuré qu'ils auront toujours plus d'éloquence que mes paroles. Je ne m'adresse pas à votre imagination, mais à votre raison.

Ah! bien plutôt hâtez-vous de profiter du temps qui vous est compté encore, pour vous préparer à cette mort qui vous menace tous de si près. Hâtez-vous d'aller à ce Jésus qui a vaincu la mort par sa mort, et qui peut seul vous apprendre à mourir tranquilles. Hâtez-vous d'adresser avec foi au Seigneur cette prière qui renferme le plus précieux de tous les biens :

« que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur! » Dans ce jour de joie et de mutuelles félicitations, vous avez entendu former bien des vœux qui vous souhaitaient une vie longue et heureuse : quant à nous, voici le souhait de nouvelle année que nous nous sentons pressés de vous adresser avant tous les autres : c'est que dans cette année qui commence vous puissiez apprendre à mourir! Et en formant pour vous un tel souhait, nous croyons vous souhaiter une vie heureuse, bien plus réellement que ceux qui n'ont songé qu'à votre bonheur temporel. Car ce qui fait une vie heureuse, c'est de pouvoir sourire à la pensée de la mort. Tant qu'on ne peut pas envisager la mort sans frayeur, toutes les joies de la vie sont secrètement empoisonnées, elles ne sont que vanité et qu'étourdissement. Au contraire, celui qui peut sourire à la pensée de la mort comme à celle de sa délivrance, celui-là se trouve constamment heureux, inexprimablement heureux, fût-ce au milieu des larmes et de la douleur. Tel est le bonheur que nous vous souhaitons en ce jour, mes bien-aimés frères. Vous savez tous où se trouve la source de ce bonheur. Vous connaissez celui qui a dit : « je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort; et tout homme vivant qui croit en moi ne mourra point pour toujours. » Oui, nous te connaissons, puissant et bon sauveur! et c'est entre tes mains puissantes et misé-

ricordieuses que nous remettons en ce jour solennel le soin de tout notre avenir ! Donne-nous ce bien seul nécessaire auprès duquel tout le reste n'est rien, la mort des justes ! apprends-nous à mourir dans la foi, dans ta paix, dans l'espérance assurée d'une heureuse immortalité ; apprends-nous à pouvoir saluer la mort comme la messagère d'une bonne nouvelle, dussions-nous mourir dans l'année qui commence, dussions-nous mourir ce soir même ! Amen.

Janvier 1842.

---